

## La carte des portés disparus

François Guerette

Numéro 162, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Guerette, F. (2021). La carte des portés disparus. *Les écrits*, (162), 150–161.

LA CARTE DES PORTÉS DISPARUS

Le mot *mort* est un nombre premier,  
la base et le sommet  
de la peur pyramidale,  
je m'en suis rappelé  
en sortant de l'hôpital comme on entre  
dans une caverne qui se referme aussitôt,  
la caverne dont je suis le héros  
assis seul dans un cinéma sans écran,  
personne  
ne m'a enseigné à défaire  
les nœuds coulants pour une ultime  
tentative de santé mentale, une autre  
chance de passer  
par une route différente du chemin  
menant aux voleurs qui ont pris  
mon pouls et ma température pour les revendre  
au marché noir des choses brisées,

je me surprends d'avoir  
parfois la force et le goût de  
croire à la route où je disparaîtrais  
en me rapprochant de ma famille qui vient  
de partout, surtout d'ailleurs, surtout de loin,  
je me surprends  
d'avoir le souffle et  
la naïveté des furieux qui donnent  
aux étoiles des noms d'organes  
et aux organes les noms  
des villes prêtes  
à se rayer elles-mêmes de la carte  
sur laquelle toutes les routes passent  
par un nœud coulant.

Impossible d'effacer  
les dragons de mon dossier médical,  
je n'échapperai pas  
à la sensation  
d'être un mourant universel : je peux  
pendre par le blanc des yeux, une corde  
à danser autour du cou et  
espérer  
que l'air ait des racines sous terre,  
mais le corps  
enseveli sous ses vies antérieures reste  
à la fois ma cellule  
et la porte de sortie, à la fois  
trou noir et chemin  
par lequel Beethoven, Bach, Chopin,  
Chuck Schuldiner et Jean-Michel Blais  
se sont rendus  
à moi comme les cargaisons  
d'armes passant par les eaux internationales avant  
de tomber entre de bonnes mains,  
tomber comme des oiseaux définitifs  
là où leur chant est  
une couleur réfléchissant la lumière,  
là où personne  
n'échappe à la sensation  
de voler à bord d'un sous-marin en regardant  
devant soi les étoiles  
petites mais infinies,  
petites mais impossibles  
à effacer :  
mon dossier criminel est un planétarium  
sur un ancien  
cimetière autochtone au milieu  
d'une toundra débordant de calme,  
je le sens, je plaide  
coupable d'être  
le déchet nucléaire des ancêtres qui ont  
rasé la solitude des rognons lunaires,

ne me demandez plus  
pourquoi la plupart du temps je m'exprime  
par menaces de mort adressées à moi-même :  
les émeutes ont des racines humaines  
profondément  
personnelles.

-

Le passé déborde du présent  
et le présent  
ne s'écrit pas comme il se prononce,

dans mes rêves, je suis le maire  
d'une ville fantôme où brille  
une lune plus vieille que la lune,  
une version joyeuse de moi  
hante encore là-bas  
le bord de la Matapédia en pensant  
qu'à deux pas et un  
jet de pierre le Nord-du-Québec  
est le prolongement  
de l'Afrique, mais très vite  
je comprends : je rêve,  
je ne cours plus  
sur les plages de mes châteaux de rire,  
Sainte-Luce-sur-Mer, le Rocher Blanc,  
les îles du Bic ont des barreaux, je ne peux pas  
scier seul les noms de lieux écrits  
en noir sur fond noir et j'ai peur  
du chemin parcouru  
entre l'enfance et Hochelaga,  
entre les aéroports  
et le retour en enfer  
où je traverse et retraverse sans m'arrêter  
le sentier allant  
de la cour de récréation jusqu'aux  
centres de réadaptation pour alcooliques repentants,  
je reviens toujours  
chez moi chez les assoiffés, les évaporés, les vivants  
arrivés à leur dernière  
chance de chercher  
l'océan de temps volé aux fleuves de temps perdu,

je suis fait  
de la constante collision des univers où  
j'ai filé comme une étoile

s'évadant de prison un bout du monde à la fois,  
ne me demandez pas  
pourquoi mon arrière-grand-père paternel  
avait mon âge  
au moment de se faire tuer à bord  
d'un train entre Trois-Rivières et le Témiscouata,  
ne me demandez pas comment  
Sainte-Blandine est devenue le nom  
d'une maladie s'attaquant  
aux adolescents qui confondent  
ligne d'horizon et ligne de poudre,  
les adieux et les jeux  
sont faits,  
je suis un casse-tête de statistiques  
et de vitres brisées,  
j'ai arrêté  
de compter les fois où devenant  
une grande personne j'ai voulu  
m'enlever la vie rue Ontario ou Saint-Denis  
avec une carabine semblable  
à celles qui ont nourri  
les premiers Guerrette du Nouveau Monde, eux aussi  
vivent  
encore aujourd'hui sous le seuil  
de la pauvreté dans les capitales de mon imaginaire,  
le taux de corps non réclamés  
y est comparable  
au nombre de grains de sable sur Terre,

le passé  
déborde du présent et le présent  
ne s'écrit pas comme il se prononce,  
c'est ma faute,  
parfois je survis mal  
aux pilules qui m'aident le matin  
à oublier que la Route 132  
n'est pas une route, mais la veine  
bleue que j'offre aux prises de sang pour

raconter par battements de cœur  
toute une vie rayée  
de la carte : la vie d'avant,  
quand l'île de Curaçao dérivait  
vers moi à Rimouski Boulevard Saint-Germain,  
c'était avant  
de me laisser entraîner  
dans la spirale ordinaire  
de la guerre contre la guerre, avant  
le silence entourant la Crimée,  
avant que des trafiquants  
de drogues pures en banlieue de Barcelone m'hébergent  
chez eux tout l'été en montagne, avant  
de ne plus jamais retourner  
en Gaspésie et  
bien après  
que les Tortues Ninja m'eurent initié très tôt  
à l'histoire de la peinture italienne,  
bien après avoir  
vu mon premier ange suspendu à une branche et  
après avoir appris jeune  
à récolter les champignons magiques  
dans les ballots de foin blond de Saint-Anaclet,

c'était avant et après  
l'Afrique de Rimbaud,  
ne me demandez pas  
depuis quand je suis un livre  
souvent ouvert  
à la dernière page, un livre  
qui prédit ce qui est déjà  
arrivé : ceci  
est ma peau planisphère, le passé  
déborde du présent et partout  
où je vais le présent  
ne s'écrit plus comme il se prononce.

Mes premiers livres de Rimbaud  
sont couverts du sang jaune qui a coulé  
de ma bouche d'adolescent fumeur,  
je les ai lus  
avant et après  
l'amputation de la parole,  
en parler me rappelle  
que je suis un personnage  
d'histoires de taverne qui finissent mal,  
des récits où reposent de vieux  
démons dont les visages ont  
fusionné comme les points cardinaux,  
je suis entouré  
de visiteurs, ils ne savent pas s'en aller,  
ils sont partis  
mais leur odeur reste,  
le regard sortant  
de leurs yeux de viande servie  
en tartare d'être humain me fait  
toujours courir le risque  
d'une overdose de souvenirs précieux et précis :  
récemment le Petit Prince  
m'a dit  
que les carnets de notes mentales ne guérissent jamais,  
il m'a dit que  
de ma mémoire je suis  
l'envahisseur et l'envahi,  
le Petit Prince n'est plus  
un enfant mais un patient  
dans une salle d'attente où s'évaporent  
garçons porteurs de la chlamydia et  
jeunes femmes terminant  
de hautes études dans une clinique d'avortement,  
le Petit Prince en devenant grand  
a lui aussi appris  
par cœur *l'homme aux semelles de vent* pour survivre  
à la cirrhose en or qu'il a cherché et cherché  
dans la noirceur intégrale de ses meilleures années,

je le comprends, le crois  
sur parole, la mort  
agrandit le monde, le rend  
sans fond à chaque seconde.

-

La carte des maladies  
est une ligne du temps  
de plus en plus longue, chaque jour l'éternité  
dure vingt-quatre heures et recommence,  
c'est un jeu  
de roulette russe tournant  
souvent au cauchemar, une manière  
simple d'effacer ma date  
et mon lieu de naissance  
sur une carte incomplète où je peux contempler  
les pyramides d'Égypte de l'autre côté  
du Saint-Laurent : sur la carte des maladies  
je suis mort une première fois après  
avoir quitté  
Aix-en-Provence en 1753,  
deux siècles et demi plus tard  
je suis né  
en plein écrasement de fusée avec  
des yeux noirs d'ovni et une âme  
d'un autre temps,

enfant marié à ses fantômes, je n'ai pas eu  
à m'ouvrir les poignets pour  
mieux respirer,  
regarder le soleil c'était déjà marcher avec les yeux  
sur une mine antipersonnel belle  
et sans fin comme l'amour de ma mère, la seule  
qui m'ait laissé faire  
de vrais châteaux  
avec son cœur de sable :  
du sable roux de Gaspésie  
où selon la carte des maladies j'aurais dû  
grandir parmi d'autres  
érables percés dans leurs blessures  
et devenir  
l'œuvre de votre indifférence.

*Voyage au bout de la nuit*  
aurait pu être  
le titre de ma naissance,  
une expérience  
qui commence en se terminant,

mon absence prend  
soin de ma mère aujourd'hui,  
mon cœur est un poumon qui résonne  
fort comme les autres cloches  
d'églises dans l'Est de Montréal où  
de plus en plus lentes les journées passent  
et repassent comme les trains  
de marchandises chinoises, je suis  
coincé ici sur une liste d'attente  
au centre de plusieurs époques imbriquées, ici  
où les superhéros existent  
dans la tête des malades mentaux :  
si Batman était réel, il serait exposé  
dans un zoo au bord  
de l'autoroute portant le nom  
du politicien qui l'a fait mettre en cage,  
il aurait peur  
des coups de feu des applaudissements muets  
et des piqûres  
de guêpes qui parlent  
la langue des formulaires,

*Voyage au bout de la nuit*  
serait un titre parfait  
pour l'autobiographie d'un homme possédant  
un permis de conduire qui ne permet pas  
de s'enfuir : cet homme  
est le patient que je suis devenu,  
c'est moi s'accrochant  
à la possibilité  
que la vie intérieure soit un monde antérieur,  
que l'histoire des grands barrages

hydroélectriques ne soit pas  
mon histoire,  
les autoportraits cloués  
aux murs entre ma vie et moi font voir  
un petit enfant trônant  
dans son berceau comme un vieux sage,  
puis un enfant observant  
la Terre au microscope et  
plus tard un grand enfant visitant  
Pompéi et ses chiens errants des siècles après  
la dernière éruption  
du Vésuve : cet enfant  
est un homme mort,  
un noyé méditant sur les rives  
de la Méditerranée entre New York et Matane,

si je pouvais retourner  
très loin en arrière, *Voyage*  
*au bout de la nuit* serait  
le titre que je donnerais  
à ma vie, j'apporterais  
avec moi mon chat pour sa douceur,  
ma collection d'œuvres  
d'auteurs inconnus portés  
disparus et les ouvrages  
inédits qu'il faudra un jour écrire  
pour perpétuer  
la générosité des livres venimeux,

que je parte  
ou reste, mon corps finira  
brûlé de l'intérieur par  
une population de lucioles provenant  
de mondes antérieurs : en écoutant  
ce qui palpète encore  
j'entends la mer,  
j'écoute et me souviens  
avoir appris à huit ans à jouer

au poker en Nouvelle-Écosse en observant  
les bateaux à voiles mais  
en même temps je me rappelle  
avoir reçu  
à trente-trois ans en pleine nuit à Noël  
une boussole très ancienne pour m'aider  
à traverser une dernière fois  
dépression et toxicomanie: c'était ma mère,  
elle m'avait offert en pleurant  
la vieille boussole de son père en cadeau,  
  
lui aussi avant  
de mourir jeune avait longtemps  
voyagé.

-

François Guerrette a publié cinq livres chez Poètes de brousse, dont  
*Constellation des grands brûlés* (2017, Prix Émile-Nelligan) et  
*Pleurer ne sauvera pas les étoiles* (2012). Il est chargé de cours en création littéraire  
à l'Université de Montréal.

---